

Olivier
GUEZ

UNE PASSION
ABSURDE
ET DÉVORANTE

Écrits sur le football



Une passion absurde et dévorante

Du même auteur

La Disparition de Josef Mengele, Grasset, 2017 ; Le Livre de poche, 2018 (roman).

Les Révolutions de Jacques Koskas, Belfond, 2014 ; Le Livre de poche, 2015 (roman).

Éloge de l'esquive, Grasset, 2014.

American Spleen. Un voyage d'Olivier Guez au cœur du déclin américain, Flammarion, 2012.

La Chute du Mur, avec Jean-Marc Gonin, Fayard, 2009 ; Le Livre de poche, 2011.

L'Impossible Retour. Une histoire des juifs en Allemagne depuis 1945, Flammarion, 2007 ; coll. « Champs », 2009.

La Grande Alliance. De la Tchétchénie à l'Irak : un nouvel ordre mondial, avec Frédéric Encel, Flammarion, 2003 ; coll. « Champs », 2004.

Olivier Guez

Une passion absurde et dévorante

Écrits sur le football (2014-2020)

L'Observatoire

ISBN : 979-10-329-0756-6

Dépôt légal : 2021, mai

© Olivier Guez et les Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2021
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*« You know in football, people are mad.
Football makes people mad. »*

Sepp BLATTER,
ancien président de la FIFA

Chapitre 1

Petites passes, petites passes

J'étais promis à une belle carrière de footballeur, à une carrière exceptionnelle. Un après-midi de la fin juin 1986, l'entraîneur convoqua ma mère après l'entraînement des minimes de l'AS Menora. Mains sur les hanches, haut comme trois pommes, Maxime Elkaïm conversait avec Sylvie Guez en tailleur beige, à l'ombre du banc de touche, pendant que Gigi Wolff, Carsenti et moi tirions des penaltys à Chouchanovič, le gardien passoire du club, sous un soleil rougeoyant. La veille, devant Argentine-Angleterre, Maxime Elkaïm avait eu une vision ; il avait pensé à moi.

« Il est aussi fort que Maradona, c'est ça ? » bredouilla-t-elle, troublée, ce qui était rare.

Malgré l'heure tardive et le cours de solfège du lendemain matin, nous aussi avons regardé le quart de finale de la Coupe du monde. Et comme Elkaïm et la Terre entière, ma mère, qui ne s'intéressait pas au football, avait été époustouflée par les deux buts du génie argentin, le premier smashé de la main à la barbe de l'arbitre et le second inscrit au terme d'un époustouflant slalom au milieu des défenseurs anglais, éliminés les uns après les autres, tels des piquets.

Maradona, Maradona.

« Sauf votre respect Madame, n'exagérons rien, dit l'éducateur. Mais votre fils a quelque chose de Jorge Valdano. »



Des boucles brunes, de grands pieds, un gabarit imposant, Maxime Elkaïm avait l'œil : j'étais le sosie du *goleador* du Real Madrid et désormais promis aux sommets du football mondial. Depuis deux saisons, les minimes, dont j'étais le capitaine, terrorisaient l'Alsace et la Lorraine. Malgré Chouchanovič [père serbe, mère (juive) marocaine], la Wunderteam de la Menora était imbattable, une machine, joueuse, technique, terriblement séduisante. Au milieu, Bopp, Wagner et Schaub étaient surnommés les Pacman tant ils ratissaient de ballons. Derrière, el Chino Teicher, Sebbanowski, Carlito Mimoun et le grand Sy montaient bonne garde. Sur les ailes, Gigi Wolff refusait de disputer les ballons de la tête mais centrait remarquablement - il pouvait aussi jongler avec une balle de ping-pong en roulant à bicyclette ; à gauche, Carsenti allait et venait inlassablement et, lui, luttait dans les airs, malgré des lunettes à triple foyer. Ils m'alimentaient en ballons, moi, le bison, le canonnière, trois fois meilleur buteur des minimes d'Alsace-Lorraine, entre 1984 et 1986, el Guez !

« En quarante ans de football, je n'ai jamais vu un gamin aussi doué en Afrique du Nord et en France, dit Maxime

Elkaïm. Madame, votre fils a de l'or, des diamants, du platine, que sais-je, au bout des pieds. Il devrait intégrer le centre de formation d'une équipe professionnelle. »

Le lendemain, un conseil de famille se réunit autour de la table ronde du living et mon père accepta mon transfert au Racing Club Strasbourg, à notre grand étonnement. J'exécutai un triple salto dans la cuisine, cassai deux assiettes en retombant, et courus dans ma chambre enlacer mon ballon Azteca, sans dîner. Avec l'indemnité de transfert, la Menora s'offrit Merlino, un attaquant (italien) sournois, et organisa un barbecue pour fêter mon départ. Chouchanovič pleura, Carsenti pelota Johanna, la fille unique d'Elkaïm, dans la cave du club-house ; Sebbanowski et Carlito Mimoun prirent leur première cuite.



Parce que nous avons la même coupe de cheveux (un poney châtain), l'avant-centre du Racing me prit sous son aile. Peter Reichert perfectionna mon placement et mon timing ; il m'enseigna l'allemand. Le président du club, le couturier Daniel Hechter, m'avait à la bonne, lui aussi. À la

fin de la saison, il m'offrit mon costume de communion, qu'il avait dessiné, des culottes courtes et de longues chaussettes blanches, un blazer azur floqué du numéro 9, un nœud papillon bleu roi. Sitôt mon récital terminé, je ne pus m'empêcher de jouer à la baballe sur le parvis de la synagogue avec les nigauds accourus en bus, encouragés par les majorettes du club - 1, 2, 3, *Menora hip hip, Menora olé ola!* El Chino Teicher, qui était fort mais maladroit, fracassa un vitrail et pourtant le visage d'Hechter s'illumina : en me voyant dribbler dans sa tenue, aux allures de demi-centre années 1950, il décida que le Racing jouerait désormais en bermudas. C'est donc à cause de moi (et de Hechter, soyons fair-play) que s'opéra le big bang esthétique du football, le retour du short long - hélas ; Adidas, Puma, Nike, tous les équipementiers nous emboîtèrent le pas.

Les saisons s'enchaînaient et je ne cessais de m'améliorer. Depuis son rattachement à la France, jamais l'Alsace n'avait produit une supernova footballistique de mon acabit. À 16 ans, comme je frappais à la porte de l'équipe première, le Racing vendit Youri Djorkaeff à l'AS Monaco. Les frères Panini dépêchèrent Henri Cartier-Bresson afin qu'il me tire le portrait pour l'album de la saison prochaine. Ma renommée avait franchi la crête des Vosges et les sommets de la Forêt-Noire : le Paris Saint-Germain et le Bayern Munich voulaient m'enrôler. Un nouveau conseil de famille fut réuni. On convia Maxime Elkaïm et Peter Reichert, mes bienfaiteurs. Ma mère sortit les rallonges de la table ronde, mon père découpa un saucisson hongrois et déboucha sa meilleure vendange tardive. Les Guez jouaient gros. Elkaïm et Reichert engloutirent les pistaches d'Iran mais ne s'entendirent pas. On tira au sort, mon destin bascula, mes sœurs dansèrent de joie :

trois jours plus tard, je prenais le chemin de la Bavière, à l'arrière de la limousine Mercedes de Franz Beckenbauer.

Si seulement. Si seulement le quart du tiers de ce conte de fées était vrai. Je n'étais pas le sosie de Valdano, tout est faux, sauf que Chouchanovič était un mauvais gardien (mais pas un mauvais ailier), qu'Elkaïm avait les jambes arquées, et que Djorkaeff fut transféré à Monaco cette année-là (mais pour d'autres raisons). Et que j'étais fêru de football, un aficionado, un fanatique, un vrai dingo. L'avorton excentrique que j'étais jouait au foot, lisait, et jouait au foot, tous les jours, à l'école, au parc, au club, dans la rue, même enneigée (avec une balle orange, le must), et dans la cour pentue du château familial (ce qui lui occasionna deux fractures du bras – pourtant, il ne pleuvait pas). Le bruit mat du ballon. Le plaisir de l'amadouer et de le caresser, de lui balancer un grand coup de pied de temps à autre, de le glisser entre les jambes cagneuses de Gigi Wolff, et la joie du but marqué, après une série de dribbles, les bras levés au ciel, comme ses idoles, sur une plage du Maroc ou de Vénétie, et les parades spectaculaires dans la piscine, tel un félin, sur les penaltys que lui tirait son père.

Pendant plusieurs saisons, le petit transforma le salon familial en surface de réparation. Il remplissait deux, parfois trois albums Panini par an – championnat de France, championnat d'Allemagne (il avait repéré un kiosque au centre-ville qui vendait les vignettes de la Bundesliga), compétition internationale –, et il dînait au restaurant de l'hôtel Caravelle (Lido di Jesolo, été 1984) déguisé de pied en cap en poussin de l'Inter Milan (ou de l'Atalanta Bergame, il n'y avait ni écusson ni sponsor sur le maillot rayé bleu et noir), les chaussettes relevées jusqu'aux genoux (mais sans protège-tibias), sous l'œil réprobateur du maître d'hôtel. Il courait

les marchés en quête de maillots d'équipes championnes jadis (Mönchengladbach, Ajax, Saint-Étienne), et comptait les jours, un véritable compte à rebours, qui le séparait du Mondiale italien dans un agenda Indiana Jones, au premier janvier 1990. Le nabot lisait *L'Équipe*, *France Football*, *But*, *Onze* et *Mondial* ; il jouait au baby-foot et au Subbuteo, un jeu de table venu d'Angleterre, très populaire dans les années 1970, dont il était nostalgique. Sur la table de la salle à manger de ses grands-parents, il déplaçait un tapis vert et poussait des figurines à cheveux mi-longs sises sur un socle arrondi d'une pichenette de l'index afin qu'ils culbutent la balle grosse comme un œuf de pigeon dans le but adverse. À La Fée des jouets, il s'approvisionnait en équipes, onze bonhommes aux couleurs vert et blanc du Celtic Glasgow (champion d'Europe 1967), onze pions orange de la grande Hollande de Johan Cruyff ou bien rouge sang de Liverpool, des boîtes olive, aussi alléchantes que des tablettes de chocolat, importées pour lui seul d'outre-Manche par la vieille dame qui tenait le magasin. D'une lenteur remarquable et assez technique, le Subbuteo n'intéressait personne, pas même Gigi Wolff ni Chouchanovič.

À la fin des années 1980, l'enfant découvrit la modernité. Il reçut un ordinateur, s'offrit un jeu vidéo, *Kick Off* – vénérable ancêtre de *FIFA* et de tous les jeux de foot –, une bénédiction. L'écrivain doit sa myopie aux pixels rouges et bleus qu'il manipulait avec un joystick sur un terrain phosphorescent. Toutes les semaines, les nigauds venaient disputer des tournois dans sa chambre. Il mettait au point de savants tableaux, organisait un tirage au sort devant huissier de justice (sa sœur Crapula se destinait à ce noble métier), et Carsenti rencontrait Merlino, el Chino Teicher Sebbanowski, et Carlito Mimoun

affrontait Bopp, le principal challenger du nain (Bopp, le rugueux milieu défensif de la Menora qui ne quittait plus son maillot de l'Irlande depuis qu'il avait embrassé une fille le 14 juillet 1989 à Dublin, une révolution). Le nain écrasait pourtant Bopp à plates coutures, et Bopp, ce génie retors, prenait sa revanche en mathématiques. La nature et la Providence avaient bien fait les choses et prodigué des qualités à chacun d'entre eux. Les nigauds se rasaient et roulaient en mobylette ; ils écoutaient Renaud, croyaient en Mitterrand et dansaient des tangos langoureux dans le grenier de Gigi Wolff avec les filles du quartier, tandis que le nabot excellait à *Kick Off* et soutenait Raymond Barre. Raids solitaires et dribbles brésiliens, contrôle, petite passe, petite passe, jeu en triangle, mouvements, losange, le tiki-taka strasbourgeois : il tordait son poignet avec maestria, et la vitesse d'exécution de son index, et la dextérité, la puissance de son pouce lorsqu'il enfonçait le bouton du joystick le rendaient invincible, un vrai champion : il fut appelé à disputer la coupe de France de *Kick Off* à Paris au printemps 1990 (cinquante-trois jours avant le coup d'envoi du Mondiale italien). Ses parents lui interdirent de participer à la compétition. Alors, il organisa des matchs. La veille des vacances, il appelait ses amis, les rameutait au stade, en bordure de la rivière, pour taper dans un ballon, par tous les temps.

L'amateur de football est un être superstitieux, lunatique, et irrationnel. Il perd son temps à suivre des émissions et des rencontres stériles, à regarder des hommes et parfois des femmes courir derrière un ballon, à accumuler des informations saugrenues. Il engloutit des sommes faramineuses, en billets, en abonnements (bouquets de chaînes,

revues, quotidiens), en vignettes, en maillots, en voyages, en paris, en livres (parfois), en jeux vidéo (surtout). Il farcit sa mémoire de statistiques extravagantes, montants de transferts et durées de contrats, dates, lieux de naissance, tailles et poids des joueurs, palmarès des uns et sélections des autres. Jamais il ne réussira à s'en défaire. L'hypermnésie de l'amoureux du football est intrigante parce qu'elle se limite (souvent) au ballon rond. Tous les deux ans, de mi-juin à mi-juillet, il est injoignable, « *cerrado por Mundial* », avertit l'écrivain uruguayen Eduardo Galeano, absent pour cause de Coupe du monde, de championnat d'Europe des nations et de Copa América dans les cas les plus aigus (le mien). Il vit ailleurs, dans une quinzaine de villes, européennes et sud-américaines, aux aguets toujours, épiant les résultats, les transferts, et les déboires des adversaires. Les jours de match, il obéit à des rituels insensés, enfile son slip jaguar porte-bonheur, supplier sa femme de porter le soutien-gorge en dentelle mauve du jour de leur rencontre, glisser une pièce de cinquante centimes dans sa chaussure droite, et pourtant, il s'agite avant chaque rencontre, la sensation de vide qui ponctue la fin de la saison et d'une grande compétition le plonge dans une mélancolie pénible.

L'amateur de football est un être nostalgique, les premières pages de ce livre (et les suivantes) en témoignent. Le football lui rappelle son enfance, les parties disputées dans la cour de récréation avec une balle de tennis, comme les gamins des favelas (veut-il croire aujourd'hui), les matchs sur les terrains de handball en béton du lycée entre deux cours. Il le renvoie à l'innocence de ses premières années, lorsqu'il vénérât pieusement ses idoles (Platini, Zico, Roche-teau ; les gardiens Dropsy et Zoff ; Maradona, Maradona, au Mondial 1982 en Espagne) et ne ricanait pas encore ni

ne doutait de la pureté des dieux du stade. L'aficionado se souvient du choc de sa première Coupe du monde, pour toujours la plus belle de sa vie. Pendant un mois, il a gardé les yeux rivés sur le téléviseur familial, hypnotisé par les stades et les pelouses chamarrés, par ce ballon qui aime soudain et les médias et les discussions autour de lui, ce ballon que se disputent les nations comme si c'était le plus précieux diamant du monde. Le vertige, l'immense frisson : il ne se remettra pas de ce basculement, de ce virus inoculé à jamais. Il se rappellera les hymnes, la nervosité planétaire, et la tension des matchs à élimination directe, lorsque sa grand-mère s'enfuyait du living avant la séance des tirs au but, et les visages ravagés au coup de sifflet final lorsque ses favoris ont été éliminés. Il sera patriote mais s'il s'identifie à d'autres, par amour du beau jeu, il sera un cosmopolite du ballon rond, c'est bien aussi. Maintenant, l'enfant commence sa mue. À l'école du football, il envisage des endroits dont il n'a jamais entendu parler, et il rêve de nouveaux horizons, lointains et aventureux, de cieux enchanteurs. Pour la première fois, il a pressenti la diversité du monde et ses enjeux ; il a deviné qu'il appartient à une communauté qui dépasse les frontières de son clan, de son village, et de son pays : il est devenu un amateur de football, et partout où il ira, il rencontrera un parent, un chauffeur de taxi à Buenos Aires, un médecin à Naples, un banquier à Londres, qui parle le même langage, l'*esperanto* du football.

Le football donne le goût du large. Après cette première Coupe du monde espagnole, j'ai fantasmé l'Amérique latine (le Brésil de Zico, l'Argentine de Maradona, le Pérou de Cubillas, un peu plus tard, l'Uruguay de Francescholi) et découvert l'Europe. À l'aube, chaque jour désormais, je guettais un bruissement de roues, un chuintement plus

feutré, lorsque le trottoir était enneigé, la carriole du distributeur de journaux ; ma prière matinale débutait. Atlas en main, je disséquais les tableaux des premiers tours des coupes d'Europe sous mon édredon. Le Malmö FF, l'IFK Göteborg, le Brøndby IF, j'avais alors un faible inexplicable pour les équipes scandinaves et pour les clubs d'Europe orientale dont les noms avaient des résonances de marques de jouets, ces Dynamo, Lokomotiv et Torpedo dispersés derrière le mystérieux rideau de fer. Les tableaux arides et presque illisibles des seizièmes de finale des coupes européennes me fascinaient. Ils m'ont donné l'envie de déambuler dans les stades et les villes du continent. Des années plus tard, c'est aussi grâce au football que j'ai découvert l'Angleterre, une Angleterre bucolique et prolétaire inconnue des étudiants étrangers. Avec l'équipe de l'université du Sussex, où je jouais libéro, nous avons sillonné les routes du Sud-Ouest à bord d'un vieil autobus. Il me fallut trois mois pour saisir le cockney que Ian, Tom et consorts braillaient sur le terrain. Ils buvaient, taclaient et buvaient comme des enragés ; à côté, les nigauds étaient des enfants de chœur. Avant les rencontres, Steve, un milieu de terrain aux cheveux longs et noirs qui venait de Leicester, balançait des tubes d'Elastica, des Stone Roses et de Primal Scream dans les vestiaires. Les étudiantes (nattes, jupes courtes, bottes longues) préféraient les rugbymen mais nous souriaient quand même la nuit dans les alcôves du Basement, un club louche de Brighton. La vache folle menaçait : nous mangions des burgers dégoulinants de graisse sur le Pier au soleil levant. La saison 1994-1995 fut émaillée de beuveries, de bagarres, et d'une improbable victoire en coupe du Sussex contre une équipe de chauffeurs de taxi : ce fut grandiose.

L'amateur de football pense à son père, lorsqu'il était jeune et fort, et impressionnant. Le mien m'emmenait au stade quand son emploi du temps de gynécologue le lui permettait. Les rencontres avaient souvent déjà commencé lorsque nous retirions nos billets au guichet 13 du stade de la Meinau. La première fois, ce fut en août 1982, un Strasbourg-Auxerre sans intérêt et pourtant mémorable : je découvrais un stade de football. En émergeant au sommet de la tribune, je serrai fort sa main, sidéré : les formes pures de l'enceinte, le vert ardent de la pelouse cernée de lignes de touche laiteuses dessinées au compas, et les projecteurs de cinéma et les tâches bleues parsemant les gradins, un théâtre des rêves baigné par une odeur de chocolat, comme dans *Charlie et la chocolaterie* – une usine Suchard fumait non loin de la Meinau à l'époque. C'est beau un stade de football. Deux petits bataillons en uniformes étincelants se disputent le contrôle de l'espace sur un échiquier géant. Les avants appellent et se démarquent, le bloc monte, les défenseurs s'alignent, les milieux permutent et les ailiers virevoltent, une escadrille, et la balle circule, de pied en pied, la balle fuse, tête, poitrine, les latéraux accélèrent, tandis que l'équipe adverse serre les lignes et se recroqueville dans son camp, autour de sa cage, elle défend son territoire, un fort assailli, canardé de toutes parts, de la droite, de la gauche, des centres jaillissent, les rouges approchent, les jaunes dévissent, une jambe traîne, coup franc. Au ras de la pelouse, on ne voit rien de ces majestueux mouvements, sauf une mêlée de jambes et de corps élastiques, une farandole de couleurs, vermillon, vert, safran, des arabesques fauves que Nicolas de Staël a peintes (*Le Parc des Princes, Les Footballeurs*) parce que « entre ciel et terre, une tonne de muscles voltige en plein oubli de soi, quelle joie, quelle joie », écrit-il au poète René Char.

Spectacle grandiose, spectacle total. Le stade mobilise tous les sens. La vue et l'ouïe, évidemment, l'odorat, titillé par l'herbe humide, les fumigènes et les merguez grillées au pied des tribunes, le toucher, lorsque des inconnus vous serrent dans leurs bras après que l'équipe a marqué un but, et le goût, le goût du stade, du soda, de la bière fraîche, du *choripán* en Argentine et de la *Bratwurst* en Allemagne. Puissance charnelle et hypnotique des publics embrasés, du mur jaune à Dortmund, du kop de Liverpool, des stades argentins. Les gradins tonnent, l'enceinte vibre, et un chant s'élève, une ode primitive aux dieux du football, matraquée par les tambours euphoriques, les *bombos* du Rio de la Plata, les *atabaques* brésiliens. Le spectateur frémit, ses poils se hérissent, et il croit rêver lorsque la vague gronde et se propage, de tribune en tribune, une lame bariolée, la *ola* cinématique de l'Azteca, qui a submergé Mexico et puis le monde, telle que l'artiste israélien Yaacov Agam l'avait envisagée.

Étoile et Providence : le stade est une expérience mystique. Les reporters sportifs évoquent les temples et les cathédrales pour les désigner. Avant le coup d'envoi, les joueurs latins se signent, les Algériens se prosternent, et mêmes les agnostiques et les renégats embrassent le ballon et implorent les cieux, aujourd'hui l'équipe va l'emporter, lui marquera un but, peut-être deux, et encaissera la prime (£\$€), sans se blesser. Dans les tribunes, les spectateurs sont en transe. Mains jointes, tête renversée, lorsque la situation est désespérée, ils prient, sollicitent, et conjurent l'Éternel, alors qu'ils se fichent de ses commandements, ils réclament un penalty. « Oui, Seigneur, pitié, offrez-nous un penalty, aidez-nous, nous devons gagner. » Et comme dans les tragédies grecques, écrit le philosophe anglais Simon Critchley, le chœur suppliant chante pour

Table des matières

Chapitre 1. Petites passes, petites passes	9
Chapitre 2. Miroirs du monde.....	27
<i>Bésil : le foot beau, sport national.....</i>	27
<i>Les Bleus à l'âme française</i>	34
<i>Allemagne, foot, business et Pegida</i>	40
<i>Yachine, la sentinelle rouge.....</i>	50
Chapitre 3. La campagne de Russie.....	67
<i>#YouToo.....</i>	67
<i>Une passion absurde et dévorante</i>	69
<i>Pourquoi l'Uruguay</i> <i>va remporter la Coupe du monde</i>	72
<i>À bord du Transsibérien</i>	76
<i>Pendant ce temps, en Italie</i>	79
<i>Lionel et Diego.....</i>	83
<i>Relâche au musée.....</i>	87
<i>Diego Godín, el Coronel</i>	90
<i>La comète de Kylian.....</i>	93
<i>Falcon express.....</i>	96
<i>Épargnez-nous une deuxième saison</i> <i>de « black, blanc, beur »</i>	100
<i>Magie noire, irrationnel et baraka</i>	103
Chapitre 4. Les pyromanes	107
Chapitre 5. Au pays du cerf-volant cosmique.....	125
<i>Instantanés argentins</i>	125
<i>Les Anglais tirent les premiers</i>	135

Nueva Argentina.....	137
<i>Mythologies</i>	139
El Pibe.....	142
<i>La machine</i>	144
<i>Perón</i>	148
<i>La dérouté</i>	151
Antifútbol.....	153
<i>Café Saint Moritz</i>	157
El pibe de oro.....	162
<i>Borges</i>	166
<i>Víctor Hugo</i>	169
DIOS.....	174
<i>Clubbing</i>	177
<i>Le fils de Dieu</i>	179
<i>Sur la route de l'aéroport</i>	183
<i>Et maintenant</i>	185
Bibliographie.....	187
Remerciements.....	189
Crédits photographiques.....	190